

**Discours prononcé par la présidente francophone de Sophia
Inauguration du master de spécialisation en études de genre
15 septembre 2017**

Madame, monsieur les ministres,
Messieurs les recteurs,
Mesdames et messieurs les professeur·e·s,
Chers représentantes et représentants du secteur associatif,
Chères étudiantes, chers étudiants,

Ce 15 septembre 2017 est un jour important pour Sophia, le réseau de promotion des études de genre belge, car c'est un jour important pour les études de genre. C'est aussi un jour de fierté puisque notre étude de faisabilité a sans conteste contribué à l'élaboration de ce master. L'institutionnalisation des études de genre – entendez évidemment la mise en place de programmes d'études – est au cœur des missions de Sophia depuis sa création en 1989. C'est donc peu dire que nous sommes ravies d'assister aujourd'hui à l'inauguration officielle du master en études de genre en Fédération Wallonie Bruxelles.

Sophia est une association. Si les universités n'ont cessé de souligner l'importance du lien avec le monde professionnel, dans leur esprit cela signifie souvent les entreprises. Les associations, c'est compliqué, peu visible, peu compréhensible... Pourtant elles ont donné du travail à 467.000 salariés en 2014. Elles représentent 12,3% de l'emploi en Belgique et 5,4% du PIB¹. C'est un secteur en constante progression depuis 2000 malgré la crise. C'est donc un formidable réservoir d'études de faisabilité, oui, mais aussi d'expériences, d'interactions, de lieux de stage, d'emplois futurs, d'étudiants et d'étudiantes puisque les travailleurs et travailleuses du secteur associatif se forment continuellement.

Et oui, même dans les associations actives auprès des femmes, même dans les associations LGBTQI, même dans les associations qui s'interrogent sur les sexes, les genres, les sexualités, même dans les associations féministes, même dans les associations

¹ Catherine Rigo, Odile Biernaux, Hélène Volon, *Le poids économique des Institutions dans but lucratif en Belgique (édition 2017)*, Fondation Roi Baudouin, Bruxelles, juin 2017.

militantes, il y a des ressources. “Féministe”, “militante”, deux mots qui mettent les universités mal à l’aise, n’est-ce pas ? Aussi dérangeant que cela puisse paraître, ce sont aussi des sources d’expertise et de réflexions... Ces réflexions, ces questions dont Sophia et d’autres associations débattent, ces questions ne vont pas disparaître demain. Elles vont devenir de plus en plus cruciales. Elles dépassent, de loin, des thèmes parfois très médiatiques comme le très rapide retour au travail de Rachida Dati après son accouchement, le burkini ou la manif pour tous. Les discussions liées aux genre, aux sexes, aux sexualités sont liées et nous obligent à réfléchir à ce qu’on entend par « normal », « acceptable », « humain », « démocratie », « société », « pouvoir », « autorité »,...

Parmi toutes ces associations, Sophia est un peu particulière. Son conseil d’administration est composé, majoritairement, par des académiques. AcadémiquEs. Des femmes. Parce que oui, ça existe, des femmes académiques, pas encore assez. D’ailleurs, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais dans l’adresse qui a ouvert mon intervention, j’ai dû utiliser de ce langage inclusif, tout multiplier par deux, féminin et masculin. C’est long et fastidieux, et cela ennuie beaucoup de gens notamment à l’université, même celles et ceux qui pourtant n’ont aucun mal à employer quotidiennement des concepts philosophiques compliqués, des formules mathématiques ou physiques très alambiquées, des modélisations imbuables ou plein d’autres choses que je ne comprends pas. Une seule ligne était simple, claire, limpide, une seule, celle des recteurs qui ne s’accordent aujourd’hui qu’au masculin. Ce symbole est lourd de sens. Ce caractère exclusivement masculin de l’université, de la science et des savoirs doit être dépassé de toute urgence. Cela montre parfaitement à quel point ce master en études de genre est primordial aussi pour le monde académique.

Je suis impertinente, n’est-ce pas ? Plutôt que de les titiller, je devrais peut-être les remercier les recteurs, ne pensez-vous pas ? Allez, oui, je vous remercie. C’est grâce à vous que ce master existe. Vous en conviendrez, c’est surtout grâce à celles et ceux qui se sont démené·e·s ces deux dernières années. N’oublions pas non plus le travail de l’ombre qui se joue depuis 30 ans ; celles et ceux qui se sont engagé·e·s au sein des universités (les professeur·e·s, les chercheur·e·s, le personnel administratif), celles et ceux qui ont soutenu le travail en dehors des universités (dans les cabinets ministériels, l’Institut pour l’égalité des femmes et des hommes, monsieur et madame les ministres).

Idéalement, ce master, nous aimerions qu’il soit un endroit de partage et de création de savoirs, de recherches, de pédagogies ; un lieu de rencontres des professeur·e·s, des étudiants et des étudiantes, de la société civile. Dans nos rêves les plus fous, il y a autant de femmes, que d’hommes et des personnes qui ne se reconnaissent pas dans ces carcans et d’autres qui les traversent. Il y a aussi des noir·e·s, des musulman·e·s, des personnes porteuses de handicap, des silhouettes qui dépassent la taille 44, des jeunes, des vieux. Il y a des gens qui s’y connaissent déjà et d’autres qui ont beaucoup à apprendre et d’autres encore qui militent. Ce portrait diversifié en genre, classe, race, religion, corpulence, il concerne autant des professeur·e·s que des étudiant·e·s. Ca c’est l’idéal.

Mais, vous, que je viens de remercier, je voudrais vous avertir : ce ne sera pas facile. C'est un premier essai. Il faut coordonner six institutions et autant de cultures d'entreprises. Il faut faire face à un public hétérogène. Le tout avec un financement minimal, sans coordinateur·trice pédagogique, avec des professeur·e·s qui cumulent déjà de lourdes charges d'enseignement et d'accompagnement de mémoires... Puis, on a eu tant d'exemple de programmes de cours que l'on pensait stabilisés et qui ont disparu en quelques années ! Nous allons avoir besoin de vous, de votre patience, de votre bienveillance, de votre confiance. Surtout de votre confiance. Nos recherches vous paraissent peut-être exotiques, peu valorisables, nos enseignements vous paraissent peut-être secondaires. Mais vous, les ministres, les recteurs, vous devez faire le pari que nos recherches et nos savoirs sont importants pour les sociétés. Et les soutenir, même si ce n'est pas facile. Et puis, le master n'est pas une baguette magique qui va faire disparaître les problèmes de genre à l'université. Ni dans les carrières, ni dans les recherches, ni dans les enseignements, ni parmi les étudiants et les étudiantes. Il n'est que le début d'un long travail...

Le master est aussi une chance pour Sophia, et je terminerai sur ce point. Sophia était très centrée sur les femmes et les inégalités structurelles avec lesquelles elles se débattent, tant dans les universités que dans la société. Or, les réflexions liées au master en étude de genre nous ont fait prendre conscience que Sophia doit aujourd'hui décliner le genre dans de multiples articulations : la multiplicité des identités, le genre en interactions avec la race, la classe, le handicap, la religion, l'âge, la corpulence et d'autres dimensions. Ce master nous donne donc l'occasion de nous redéployer. Et nous sommes certaines, que grâce à ce programme, cette réflexion va s'amplifier. Nous aurons des stagiaires qui passeront en nos murs, des débats dans les conférences organisées, des mémoires qui interrogeront nos pratiques, nos prises de position, nos recherches. Ce master, pour nous aussi, Sophia, est une véritable opportunité.

On le voit, le 15 septembre 2017 est une date vraiment significative à bien des égards. Mais ne boudons pas notre plaisir, Sophia a toutes les raisons de se réjouir et je voudrais, en son nom, souhaiter une vie riche et passionnante au master en études de genre.